

Jérôme Montchal collectionne les esquisses peintes à l'École des beaux-arts ; lisant ses notices, l'on verra que, nouvel Œdipe, il les traite en petites énigmes, car leur sujet ne se laisse pas identifier aisément. Parmi les lieux communs qui courent sur les esquisses scolaires, les historiens s'en tiennent à celui énoncé par Charles-Antoine Coypel en 1750 : « Dans l'École de l'Académie, vous trouvez assez communément nombre de jeunes gens capables d'enfanter à la hâte sur le papier ou sur la toile des compositions qui semblent vous promettre des tableaux piquants ; mais, s'ils exécutent ces tableaux, vous reconnoissez sans peine, en les voyant, que leurs foibles auteurs ont mis le peu qu'ils savent dans ces premiers crayons où l'on se contente de l'intention, sans exiger aucune perfection de détail. » Les collectionneurs desdites esquisses accumuleraient donc les œuvres ratées, les promesses de ratages, les débuts de futurs ratés ? Delacroix, Degas ou Rouault, qui savaient tout, tiraient de l'esquisse des révolutions artistiques ; les autres faiseurs d'esquisses y mettent bien mieux que le peu qu'ils savent : ils y mettent toute leur ignorance, qui est infinie. C'est elle qui nous intéresse. Les ébaucheurs comptent sur leur inintelligence des écrits, qui leur est un faisceau d'énigmes, comme l'enfant qui lit une légende grecque, une fable de La Fontaine ou d'Ésope, la prend pour argent comptant, au premier degré ; il n'y comprend rien, il y voit tout ce qu'il lui plaît, et ce premier essai le mènera loin, s'il ne l'oublie pas.

Or, le pauvre faiseur d'ébauche, comme l'enfant lecteur, n'est jamais aussi à son affaire que lorsqu'il affronte un mythe primitif. Georges Dumézil renonçait à appliquer sa trinité simpliste aux mythes grecs, trop fantaisistes. Madame de Romilly opposait l'épopée homérique aux guerriers des légendes germaniques qui gagnent tous les combats sans se poser aucune question. Ce sont les traducteurs d'Homère qui ont asservi les mythes grecs en leçons somnolentes et patriotiques ; ce sont les bons pères jésuites qui croient à la Vertu romaine une et obéissante, alors qu'elle est responsable des guerres sociales et des massacres politiques. Le tableau piquant, la perfection de Coypel, ne vaut pas mieux que l'Iliade réécrite par les Précieuses, et bien moins que les Contes et Légendes de notre enfance.

Le collectionneur d'esquisses sait tout cela, étant bien mieux armé que le jeune fabricant d'esquisses. Les psychiatres considèrent, j'imagine, la collection ou la collectionnite comme un passe-temps de l'enfance, qu'il faut un jour, à l'âge de raison, à l'âge de l'impatience ou de la lassitude, rendre adulte. Que collectionnait Don Juan avant d'établir un catalogue de femmes ? Les hésitations d'Hercule entre ses deux belles, le vice et la vertu ? Que collectionnait Montaigne avant de former sa librairie ? les récits d'Ovide ou d'Apollodore ? Que collectionnaient les Goncourt ou Jérôme Montchal avant de collectionner les peintures ? probablement pas des figures de footballeurs. Voici un autre cliché de notre temps et des amateurs de peintures : on nous dit qu'une peinture est lisible. Depuis quelques millénaires, en commençant par les vases grecs, ceux qui aiment les livres et la peinture aiment que les uns et les autres soient illisibles, je veux dire lisibles de mille façons. Ainsi procédaient les poètes anciens ; ainsi fait le sieur Montchal. Dans l'obscurité de l'esquisse, il cherche le livre de l'ancien temps, l'énigme sans solution, qu'il reconnaît à ce qu'elle est toujours mensongère. Car il sait qu'en Grèce le héros intelligent est victime de son intelligence, que le mâle Achille apparaît en femme.... Dans le mythe grec, le mal est confondu avec le bien, le beau avec le laid, la mort avec l'humour.

Au moment où ils mettaient sur le canevas leurs premiers récits, pour ne jamais les achever, comme Pénélope et Arachnée, les Grecs créaient l'art de ne jamais croire à la vérité ; c'était l'âge de fer, le temps où l'homme et l'animal n'étaient pas encore distincts, où la sensibilité voulait percer sous la brute. Briséis pleure dans une tente la mort de Patrocle ; mais, dit le vieil aède, la captive pleure le sort des femmes, non des guerriers. Oreste et Pylade, à la poursuite d'Iphigénie en Tauride, hôtes ou victimes, balancent : sont-ils sur une terre de barbarie ou de civilisation naissante ? Les œuvres achevées non plus que les civilisations mûres ne posent de ces questions. Cincinnatus après l'esquisse finira par incarner l'ordre romain ; avant l'esquisse, il n'est pas sorti de sa glaise informe de paysan.

L'amateur d'esquisses revient en arrière dans le mythe ; il revient au monde avant la vérité révélée et intangible. Il retrouve l'énigme. On emporte le corps de César, dieu et mort, tyran et victime, à votre choix. Jérôme Montchal a échoué à reconnaître, sur certaines esquisses noires et violentes, quels étaient ces meurtriers antiques ou leurs victimes. Quel mort sur ce champ de bataille ? Nous voudrions que ce fût le corps de Brutus, l'assassin de César, l'aristocrate républicain, ou du maigre Cassius de Shakespeare. Quelle est cette mère qui montre le cadavre de son fils ? Cornélia, mère des Gracques ? Les auteurs de ces esquisses en savaient moins que Jérôme Montchal, mais ils en auraient dit encore moins s'ils avaient produit une œuvre achevée, qui aurait gommé la nature perverse du génie humain. Parce qu'il est trop vaillant, Ajax sombre dans les ténèbres de la folie ; trop lucide, Œdipe plonge dans la noire cécité. L'esquisse incompréhensible dit au moins que les certitudes toutes faites sont stupides ; elle est une illustration de la leçon antique, qui signifie une chose, ce que vous voulez, puis son contraire, avant de répandre son scepticisme sur tout et sur tous – comme Ajax enseigne sa folie à Tecmesse, à Eurysacès et à nous.

L'esquisse peinte emprunte au mythe grec la haine du simplisme et la fascination vers l'erreur attendue, qui oblige à chercher et à refuser. Les personnages historiques sont définis par des faits ; ils n'ont pas leur place dans l'esquisse ; ce défilé de la victoire de 1918 conduit à coup sûr les vainqueurs à la prochaine défaite. L'humour en moins, l'Ancien testament est à peine moins mystérieux que le paganisme ; il aveugle par l'excès de lumière, par les langues de feu (ou par les boules à neige ?), car la cruauté de Dieu déchaîne des visions qui vous éblouissent – voyez le pauvre Hélie tué par Sa volonté à 98 ans. Mais il est exclu de montrer le Créateur en ébauche, précédant Sa création, puisqu'il existe de toute éternité. La situation du Christ est plus gênante encore ; il se dit homme ; or, il porte une identité définitive – son auréole ; et il est aussi parfait que son Père céleste (Mat. 51 – 48). L'esquisse s'accommode mal d'un Être tout d'une pièce, qui ne porte pas en lui son contraire. Dans les esquisses christiques, le monde, la terre, la mer, l'éther sont unifiés par un symbolisme fade, qui souille d'une tache de pureté claire la noire collection de Jérôme Montchal. Quelques artistes d'esquisses ont compris qu'il fallait envoyer au diable le Nouveau Testament et ses vérités définitives ; Laparra noie son Christ lavant les pieds dans je ne sais quel bouge enfumé. Jésus se sent tellement plus à l'aise dans les compositions sulpiciennes bien léchées.

Entre l'esquisse et la composition définitive, il y a la même différence qu'entre le chaos et la Création, entre le vertige du scepticisme et la confiance en une révélation divine. À chaque fois que Jérôme Montchal acquiert une esquisse et identifie son sujet, il prend le parti de la Métis grecque contre le dogme. Que Dieu éloigne Jérôme Montchal des tableaux achevés ; qu'Il l'emprisonne à jamais dans les labyrinthes de l'esquisse.

Emmanuel Shwartz, Conservateur du patrimoine

# Collectionner

## 48 esquisses peintes

### de l'École des Beaux-Arts de Paris

## 48 boules à neige

### Collections de Jérôme Montchal

Une exposition produite par le Miroir - Ville de Poitiers,  
en partenariat avec le TAP, Théâtre Auditorium de Poitiers  
Scène Nationale de Poitiers et l'Université de Poitiers  
dans le cadre des Rencontres Michel Foucault 2018

«Tous accros».

Commissariat d'exposition : Jean-Luc Dorchies

textes et documentation : Jérôme Montchal et Emmanuel Shwartz

Certaines addictions sont plus heureuses que d'autres. La passion du collectionneur est de celles-ci. Pour sa troisième participation aux Rencontres Michel Foucault, le Miroir de Poitiers présente l'œuvre d'un collectionneur compulsif qui parvient à concilier deux collections pour le moins divergentes. Jérôme Montchal réunit avec érudition des esquisses peintes de l'école des Beaux-arts de Paris, incontournable tremplin vers une carrière académique pendant tout le XIX<sup>ème</sup> siècle, tout en accumulant depuis l'adolescence un fonds impressionnant de boules à neige.

Au-delà d'un anachronisme de façade, une mise en perspective révèle des relations iconographiques insoupçonnées entre des "objets" en apparence tellement différents.

Certaines addictions sont plus heureuses que d'autres. La passion du collectionneur est de celles-ci. Pour sa troisième participation aux Rencontres Michel Foucault, le Miroir de Poitiers présente l'œuvre d'un collectionneur compulsif qui parvient à concilier deux collections pour le moins divergentes. Jérôme Montchal réunit avec érudition des esquisses peintes de l'école des Beaux-arts de Paris, incontournable tremplin vers une carrière académique pendant tout le XIX<sup>ème</sup> siècle, tout en accumulant depuis l'adolescence un fonds impressionnant de boules à neige. Au-delà d'un anachronisme de façade, une mise en perspective révèle des relations iconographiques insoupçonnées entre des "objets" en apparence tellement différents.

Cette collection est constituée d'esquisses ayant participé aux différents concours de l'École des Beaux-Arts de Paris.

A l'École des Beaux-Arts, les élèves – masculins uniquement jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle et de moins de trente ans – participent à des exercices journaliers qui sont la base de l'instruction et consistent dans l'étude de la figure humaine, d'après l'antique et d'après le modèle vivant. L'enseignement (deux heures quotidiennes et une correction sommaire des dessins) est assuré par un professeur différent chaque mois de l'année, qu'il soit peintre ou sculpteur. L'École y adjoint des cours d'anatomie, de perspective et d'histoire. La formation pratique de peinture est assurée dans des ateliers privés, souvent par les mêmes professeurs, peintres réputés qui imitent l'enseignement dispensé à l'École et privilégient largement le dessin. L'obtention du prix de Rome, qui ouvre toutes les portes des commandes officielles en plus d'un séjour de cinq ans dans la Ville Eternelle, demeure le but suprême de la scolarité d'un étudiant. Il est donc capital que les jeunes artistes aient la possibilité de s'exercer à la réalisation d'esquisses peintes telles qu'ils en exécutent lors de la première épreuve du concours annuel de Rome. On crée donc en 1816 le concours, biennuel puis quadri-annuel à partir de 1843, de composition en peinture historique. Les conditions sont les mêmes : l'esquisse doit être exécutée dans la journée (en six heures, enfermée dans des loges), sur une toile anonymée de 32 x 40 cm., sur un sujet – parfois obscur – tiré invariablement de la mythologie ou de l'histoire biblique ou ancienne, et ne débouche jamais sur un concours d'exécution.

Pour ces deux concours, et faute d'archives, on ne connaît pas les noms des jeunes artistes – très nombreux : jusqu'à 100 pour la première épreuve de Rome, 150 pour les concours d'esquisses proprement dit – qui se présentent chaque année aux épreuves.

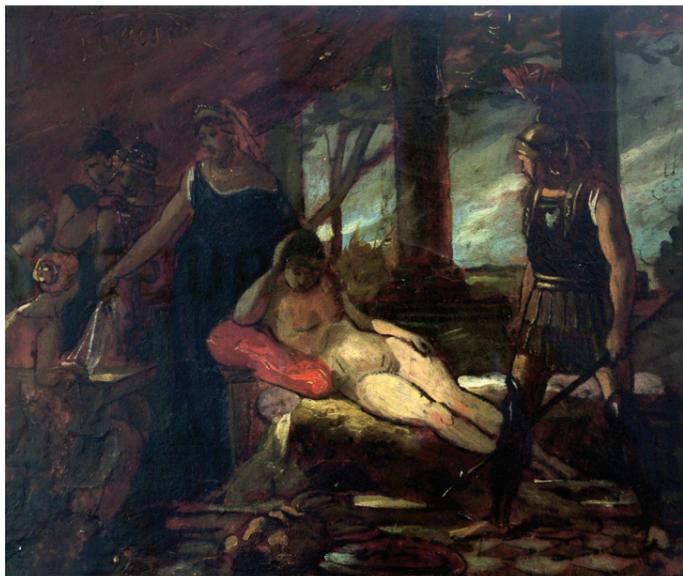
En ce qui concerne le concours de Rome, après la sélection de la première épreuve consistant en une esquisse peinte, puis la sélection de la deuxième épreuve consistant en une académie masculine peinte, la dernière épreuve est la réalisation d'une nouvelle esquisse qui sera ensuite réalisée sur une toile de 1,14 x 1,47 m. Le jugement intervient après une exposition publique où l'esquisse du grand tableau définitif est placée à côté du tableau concourant.

La pratique de l'esquisse, qui demande invention, ordre, habileté et rapidité, est tout à fait traditionnelle dans les ateliers, à une époque où l'on préfère pourtant une toile très finie, faisant preuve d'une maîtrise supérieure. Elle doit présenter toutes les qualités d'un « vrai » tableau : composition, dessin, couleur, perspective, clair-obscur. Si l'on a créé ces concours d'esquisses peintes, c'est avant tout parce que, on l'a dit, l'école des Beaux-Arts n'enseigne pas la peinture, mais seulement le dessin : avant la réforme de l'École en 1863, la pratique de la peinture n'est acquise que dans les ateliers privés où des concours d'esquisses existaient, sorte de « boîtes à bac » avant l'heure, notamment à partir du moment où l'École institue le concours de composition.

La sélection de 48 huiles sur toile, effectuée ici à partir d'un corpus de 160 esquisses rigoureusement étudiées, retrace ce processus complexe, cet espace d'émulation que constitue l'École afin de sélectionner les élèves des ateliers privés les plus aptes à suivre une carrière de peintre d'histoire.

Elle est accompagnée d'une sélection de 48 boules à neiges, à partir d'un corpus accumulé de 2 300 items détenus par le même collectionneur, par ailleurs docteur en histoire de l'art. En plus d'avoir des proximités iconographiques plus ou moins lointaines, ces petits objets touristiques de peu de prix sont, eux-aussi, des mondes en réduction et maîtrisables, des petits théâtres...

Jérôme Montchal



ANONYME, vers 1818.

*Iphigénie et Clytemnestre ?*

1818 ?, huile sur papier.

Cette esquisse est la plus ancienne de la collection, datant de deux ans avant la création du concours d'esquisses.

Clytemnestre, fille de Tyndare, roi mythique de Sparte, et de son épouse Léda, fut la reine de Mycènes. Elle épousa tout d'abord Tantale, fils de Thyeste, qui fut tué par Agamemnon et elle donna à Agamemnon quatre enfants : Électre, Iphigénie, Oreste et Chrysothémis.



Jules CHAMERLAT, 1828 – 868, *La Mort d'Hélie*, 1858, huile sur toile.

Après la défaite d'Israël contre les Philistins, un homme apprend à Hélie qu'Israël a fui, qu'il y a eu une grande défaite du peuple, que ses deux fils, Dophni et Phinéas, sont morts, et que l'arche de Dieu a été prise. Et sitôt qu'il eut fait mention de l'arche de Dieu, Hélie tomba à la renverse de dessus son siège, à côté de la porte, et il se rompit le cou et mourut (Samuel, chap. IV) » (AJ 52 63).



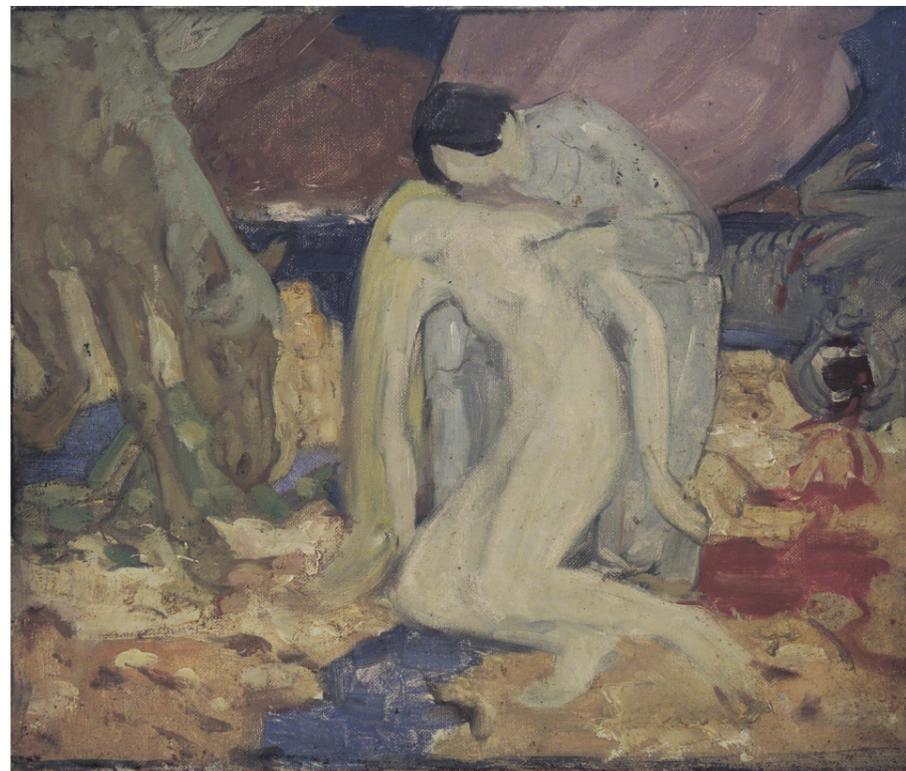
La boule à neige comme souvenir de villégiature ou de lieu de visite et évocation du monde classique



La scénographie de l'exposition est conçue comme une réduction du Salon, événement majeur de la vie artistique académique au XIX<sup>ème</sup> siècle.



De gauche à droite, le théâtre Blossac à Châtellerault, que dirige Jérôme Montchal et le Vatican.



LEX

*Persée et Andromède*,

c. 1922-1924, huile sur toile.

Andromède est une princesse éthiopienne. Fille du roi Céphée, elle est victime de l'orgueil de sa mère Cassiopée. Exposée nue sur un rocher pour y être dévorée par un monstre marin, elle est sauvée de justesse par Persée dont elle deviendra l'épouse.



Boule à neige : réplique du *Baiser* de Rodin.